

Patrick Dancet

Le secret de Carnabaou

Du même auteur

Le reflet dans le miroir – Editions BOOKELIS mai 2016

Demain est une autre vie – Editions BOOKELIS novembre 2016

Dans les mailles du filet – Editions BOOKELIS janvier 2017
– Editions EdiLivre juin 2014

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-227-7724-7**

© Patrick Dancet

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre 1

Gilles marchait le long du sentier. C'était mercredi et il n'avait rien à faire de particulier. Xavier était chez son père cette semaine et Gilles s'ennuyait. Il pouvait toujours aller voir Victor, son grand-père. Il lui montrerait une nouvelle fois comment monter la mouche miracle, mais vraiment ce n'était pas le jour.

Le chemin montait maintenant plus doucement, le sommet était proche. La pluie de cette nuit avait lavé la garrigue et le thym célébrait cette aubaine en exhalant tout son parfum. Les romarins ne voulaient pas être en reste. Gilles s'arrêta sur le promontoire rocheux qui dominait la vallée. Comme chaque fois qu'il avait de la peine, il venait sur son refuge. Tantôt vaisseau de l'espace, tantôt navire au long cours, ce rocher « secret » était toujours un endroit où Gilles partait pour des expéditions fantastiques : *son territoire* !

Personne ne le connaissait. Si ! Xavier ! C'était son seul compagnon d'expéditions. Mais pas aujourd'hui.

Gilles s'assit sur une sorte de parapet naturel fait de roche grise et lisse. Il laissa pendre ses jambes et les balança en rythme. La brume du matin se levait et la vallée se découvrait. Le spectacle était fascinant et grandiose !

La fée du ciel était de belle humeur ce matin. Elle savait combien Gilles était triste et combien il se sentait seul. Elle fit lever le soleil doré qui donnait des couleurs à tout ce qu'il touchait. Les oiseaux chantaient à pleine gorge. La nature savait reconnaître son Maître : le soleil. Chaque arbre ou

chaque brin d'herbe saluait l'astre majestueux. Le père absolu qui donne la vie.

Mais aujourd'hui, Gilles ne voyait rien, n'entendait rien. Il n'avait personne avec qui partager son secret. Il avait envie de pleurer, mais il ne devait pas, il ne pouvait pas. Maman lui disait tout le temps :

« À 10 ans, on est presque un homme et un homme ne pleure pas. »

Pourquoi un homme ne devrait-il pas pleurer ? Gilles trouvait cela idiot, mais maman ne pouvait pas dire de bêtise. Pas elle !

Pourtant Ficelle était morte. Ce matin, Gilles l'avait enterrée dans une belle boîte en carton qu'il avait décorée hier soir. Maintenant, Ficelle reposait dans le jardin, bien à l'abri sous le prunier. Ce matin, elle ne verrait pas le lever le soleil en bondissant de joie dès qu'elle apercevait Gilles. Depuis ce matin, il ne pouvait plus entendre ses jappements joyeux et parfois, agaçants.

- Il ne faut pas pleurer, mais moi j'en ai envie, cria-t-il soudain à pleins poumons. Adieu Ficelle, je t'aimerai toujours.

Gilles éclata en sanglots. Il n'en pouvait plus. C'était trop dur. C'était trop triste.

*

**

Julie, la maman de Gilles, était dans la cuisine. Elle préparait le petit déjeuner en s'activant. Les vacances se terminaient bientôt et elle devait se remettre à son travail. Il n'y avait plus de temps à perdre. Julie était institutrice et son métier la passionnait. Elle insistait toujours sur ce terme au détriment de celui de professeur des écoles. Cette année promettait d'être intéressante : elle devait prendre le cours moyen 2^{ème} année. Elle en avait envie depuis longtemps, mais elle avait dû attendre que Mme Mourenx parte à la retraite.

- Gilles ! Descends tout de suite ! Ton petit déjeuner va refroidir comme d'habitude.

Julie attendit un peu puis se décida à monter voir. Elle était étonnée de ne pas l'avoir entendu ce matin. D'ordinaire, il ne fallait pas longtemps pour que son petit éléphant dévale les escaliers à pas aussi lourds et pesants qu'il était gracile et léger. En arrivant sur le palier, elle sentit que quelque chose n'allait pas. La porte et la fenêtre de sa chambre étaient grandes ouvertes et la fenêtre battait à cause du courant d'air. Gilles n'était pas là ! Mais où était-il donc ?

Julie le chercha dans toute la maison. Il n'était nulle part. Descendant rapidement les escaliers, elle attrapa le téléphone. Elle composa le numéro de Victor : Si Gilles a de la peine, il est sûrement chez son grand-père, pensa-t-elle.

- Allô ?
- Allô, Victor ! C'est Julie ! Gilles est-il chez vous ?
- Non, il ne vient jamais si tôt ! Je ne l'ai pas vu depuis cinq jours. Comment va Ficelle ?

- Justement, elle est morte hier soir. Gilles est très triste et je suis inquiète. Il n'est nulle part.
- Ne vous affolez pas. Laissez-moi le temps de m'habiller et je me mets en chasse. Xavier a ses petites habitudes. En général, où se trouve Gilles, son copain n'est pas loin !
- Xavier est chez son père cette semaine.
- Ah, oui ! C'est vrai, ils me l'ont dit en plus. Je...
- Oui, vous pensez à quelque chose... ?
- Non... Oui... Mais cela ne nous aidera pas beaucoup. Je sais que les garçons ont un repère, mais ils gardent farouchement le secret là-dessus. Je vais réfléchir.
- Je vais raccrocher pour avertir son père. Tenez-nous au courant. Je sais que je m'inquiète sûrement pour rien, mais la mort de Ficelle est, pour lui, la première disparition d'un être cher.

Victor fut le premier à raccrocher. Il ne savait pas exactement où était leur repère, mais il avait sa petite idée. Encore fallait-il qu'il la vérifie.

Julie reposa le combiné à son tour et sortit. Elle traversa le jardin jusqu'au cabanon. C'était l'ancien lavoir de la maison, du temps où il n'y avait pas l'eau courante. Le lavoir servait à puiser de l'eau qui venait directement de la source, on y lavait le linge et tous les dimanches, il servait aussi de salle de bain : un grand luxe qui n'était pas donné à tout le monde, à l'époque. Plus tard, le grand-père de Luc avait transformé l'endroit qui avait perdu sa belle fonction pour devenir un modeste débarras. La modernité avait apporté l'eau jusque dans la maison. C'était bien plus pratique. Et c'est le petit-fils, père de Gilles, qui l'avait

transformé en laboratoire photographique. Luc était un photographe spécialisé dans la prise de vue pour les éditeurs de cartes postales. Il travaillait en indépendant et proposait ses séries aux éditeurs. Il revenait à peine d'une « campagne », comme il disait, sur les paysages des vacances en pleine nature et, depuis 4 jours, il était jour et nuit dans son labo. Il fallait faire vite pour battre les autres de vitesse. Il ferait comme d'habitude son press-book puis irait à Paris pour rencontrer les éditeurs. Julie était contente de l'avoir avec elle plus souvent. Ce n'était pas comme avant !

- Luc ! hurla-t-elle à travers la porte close du labo. Le rouge était mis et nul ne pouvait entrer. Julie avait juste le droit de lui porter un plateau qu'elle lui passait par une trappe spéciale. Inévitablement, la trappe s'ouvrit et un plateau vide apparut. Luc devait penser que Julie, une fois de plus, ne l'avait pas oublié.

- Non, Luc ! Gilles a disparu ! Ficelle est morte hier soir ! Je...
- Il est chez Xavier ! répondit une voix étouffée par le capitonnage intérieur du cabanon.
- Non, Xavier passe la fin des vacances chez son père.
- Eh bien, téléphone chez Victor ! Il y est sûrement.
- Je viens de le faire, tu penses bien. Victor ne l'a pas vu depuis plusieurs jours.

Julie attendit un instant et elle entendit le verrou que l'on tirait. Luc apparut, clignant des yeux, les cheveux hirsutes et les vêtements chiffonnés. Il ne s'était pas changé ni lavé depuis sa « plongée hyposulfite » comme il aimait qualifier ce travail de laboratoire qu'il aimait et qu'il détestait tout

autant. Il s'échappait du labo une odeur curieuse, mélange des relents de produits photos que Julie ne supportait pas, et de confinement. Julie ne saurait jamais comment Luc pouvait rester là-dedans aussi longtemps sans s'asphyxier.

- Ficelle est morte ? Mais, on ne me dit jamais rien dans cette maison !
- Luc ! Ce n'est pas le moment. Gilles a vraiment de la peine. Je ne sais pas où il peut être. Il n'est pas dans sa chambre. Je suis inquiète.
- Viens, prenons la voiture et faisons le tour du village. Si l'on ne trouve rien, on avisera. Gilles ne peut pas partir loin. Il reviendra dès qu'il aura faim. Et le connaissant, cela ne tardera pas.

Luc prit la main fine de sa femme. Malgré la situation ou peut-être à cause d'elle, Luc ne put s'empêcher de la lui caresser. Sa femme avait une peau très douce. Il l'admirait beaucoup. Sans elle, bien des choses n'existeraient pas aujourd'hui. Ils coururent à la voiture. C'était une vieille Renault 16. Luc n'arrivait pas à s'en séparer malgré son état d'épave assez avancé. La Renault démarra au quart de tour. La descente au village ne dura pas longtemps. Julie regardait partout à la fois. Mais rien à l'horizon. Au village, personne n'avait vu Gilles. Même Mathilde, la boulangère qui avait un faible pour lui et qui lui offrait toujours un croissant ou un pain au chocolat à l'œil malgré la désapprobation de Julie. Gilles, bien sûr, ne manquait jamais de passer la voir dès qu'il montait au village.

Après de vaines recherches, le couple regagna sa maison. Gilles n'avait pas reparu. Il était presque midi maintenant. La faim le ferait-elle sortir du bois ?

Victor arriva. Il avait pédalé de toute la vitesse de son vieux clou. Il prit le temps de reprendre son souffle en se tenant le côté.

- Ah, ce n'est pas facile de venir chez vous ! À chaque fois, j'ai un point de côté.

Malgré l'angoisse qui montait de plus en plus, Julie proposa un siège au brave Victor.

- Alors, avez-vous des nouvelles ?

Victor secoua la tête. Il n'avait pas une seule piste valable. Tous les amis de Gilles que Victor connaissait n'avaient pu lui donner le moindre renseignement.

Luc prit le téléphone.

- Que fais-tu ? demanda Julie.
- Il faut appeler les gendarmes sans attendre ! Plus nous attendons, plus Gilles a peut-être des ennuis.

Julie courut dans sa chambre en pleurant. Victor resta sur sa chaise sans rien dire. Il avait la gorge sèche. Luc avait raison : il ne fallait plus attendre.

- Oui, Gilles Monestier... 10 ans... Depuis ce matin... Bien... Bien... Merci.

Luc raccrocha et lança un regard interrogateur à Victor.

- Elle est dans sa chambre. Allez-y ! Je reste près du téléphone au cas où !

Julie était étendue sur son lit, la tête enfouie dans le traversin : elle pleurait ! Luc s'approcha doucement, s'assit à ses côtés et, sans un mot, lui caressa la nuque. Julie sanglotait en silence. Elle se retourna et se jeta dans les bras de son mari.

- Calme-toi ! Il ne faut pas tout de suite imaginer le pire. Gilles a de la peine. C'est un garçon. Tu lui dis toujours qu'il ne doit pas pleurer, mais aujourd'hui, il est très triste et il veut pouvoir pleurer en paix, sans témoin. Le capitaine Grangier lance immédiatement les recherches. Ils ont l'habitude de ce genre de situation.

Julie leva vers son mari des yeux noyés de larmes :

- C'est de ma faute ! Jamais plus je ne lui interdirai de pleurer. Je suis une idiote.
- Non ! Tu ne peux pas dire ça. Tu as dit ce qu'il fallait. J'ai confiance en notre fils. Il sait se débrouiller dans la colline. Il y passe toutes ses vacances. Il la connaît mieux que nous.

Luc ne savait pas quoi dire de plus. Il avait conscience que rien ne pouvait alléger l'angoisse de Julie. Malgré ce qu'il disait, il avait peur lui aussi. Mais que faire d'autre pour l'instant ? Il serra sa femme dans ses bras et resta sans plus bouger.

*

**

Gilles ne vit pas le temps passer. Le soleil était haut maintenant. Il commençait à faire chaud. Il n'était sans doute pas loin de midi et, à la maison, on devait l'attendre.

Le garçon ne savait que faire. Ses parents devaient s'inquiéter et il allait se faire gronder pour être parti sans rien dire. Mais il n'avait pas envie de rentrer : il devrait passer devant le prunier, là où Ficelle était enterrée. Cette pensée raviva en lui une vague douloureuse. Les larmes lui piquèrent les yeux. Jamais auparavant, il n'avait ressenti autant de tristesse. Sa tête lui faisait mal. Il reniflait. Son ventre aussi.

Gilles, malgré son chagrin, pensa soudain qu'il n'avait pas déjeuné et qu'il avait faim. Son ventre gargouillait. Il fallait rentrer.

Il se leva d'un bond. La colline se mit à tourner très vite. Le sol se déroba soudain et il bascula dans un grand trou noir. La chute lui sembla durer très longtemps. Il ressentit un choc violent à la tête et perdit connaissance.

*

**

Le capitaine Grangier était assis sur le divan du salon. Victor écoutait gravement.

- Nous avons déjà deux équipes qui ratissent la colline. Le garde champêtre est au village pour recruter des volontaires. Ce que je crains le plus c'est la carrière.
- Non, mon petit-fils connaît bien l'endroit. Nous y sommes allés souvent et il sait le danger de s'approcher trop près du précipice. Il faudrait plutôt essayer de contacter son copain Xavier. Ils sont inséparables. Lui seul doit savoir où Gilles a pu se réfugier.
- Vous avez sans doute raison. Lieutenant... !

Le lieutenant de gendarmerie se tenait en retrait et gardait le silence. Il avait une radio en main et la portait régulièrement à son oreille pour écouter les messages.

- Mon Capitaine ?

Avant de poursuivre, le Capitaine se tourna vers Victor :

- Comment s'appelle l'enfant ?
- Xavier Adler...

Les deux hommes se tournèrent vivement vers le couloir. Julie et Luc étaient sur le pas de la porte. C'est Julie qui venait de parler. Elle avait le visage ravagé par les larmes. Luc la soutenait doucement. Ils avancèrent jusqu'à la table et s'assirent. Victor se leva et emplit deux verres de liqueur de verveine qu'il leur tendit. Julie prit le verre et le but d'un trait. Sans doute n'avait-elle pas conscience qu'elle avalait de l'alcool, elle qui n'en buvait jamais. D'ailleurs, elle toussa très fort en sentant la brûlure de l'alcool dans son gosier. Elle sembla cependant revenir à la réalité.

- Il s'appelle Xavier Adler. Il est dans la même classe que Gilles. Ses parents sont divorcés. Il vit avec sa maman, ici, au village. Mais pour le moment, il est en vacances chez son père à Bordeaux.
- Vous avez l'adresse de sa maman ? demanda le Capitaine Grangier.
- C'est la maison jaune à l'entrée du village. Sa maman s'appelle Florence Dupras. Elle travaille à la Mairie.

- Lieutenant, vous avez entendu. Contactez tout de suite Mme Dupras. Demandez-lui les coordonnées de son ex-mari.

Le lieutenant sortit immédiatement sans un mot. On entendit le moteur de la 205 bleue réglementaire ronfler et s'éloigner rapidement.

- Votre père m'a expliqué les raisons du départ de votre fils.
- Gilles avait beaucoup d'affection pour son chien. C'était son compagnon, presque un frère. Ils ne faisaient jamais rien l'un sans l'autre.

Julie lança un coup d'œil furtif à son mari. Luc reçut le message comme une pique au cœur. Il aurait été trop long d'expliquer à ce gendarme que Luc n'avait jamais voulu avoir d'autres enfants. Trop long de dire sa frayeur lors de l'accouchement quand les choses n'avaient pas voulu se dérouler normalement. Trop long de dire l'angoisse lorsque le gynécologue lui avait demandé de sortir de la salle d'accouchement en lui expliquant rapidement que le bébé s'était tourné, qu'il y avait des complications et qu'il fallait pratiquer une césarienne d'urgence. Trop long d'expliquer pourquoi il avait signé l'autorisation pour l'acte chirurgical sur lequel il avait précisé qu'il fallait sauver la mère en priorité. Oui, tout était trop long à dire. L'attente, dehors, dans ce couloir blanc sans vie sans savoir ce qui se passait de l'autre côté de cette satanée porte. Ce silence feutré qui le laissait hors du monde, hors du temps. Le regard des infirmières qui, en passant, lui envoyaient un petit sourire de compréhension. Bien sûr, toutes avaient été aux petits soins

pour lui. Il n'avait eu de délivrance, lui aussi, qu'à l'apparition du médecin venant vers lui en souriant.

- Toutes mes félicitations. Vous êtes papa d'un joli petit garçon de 3,5 kg. La maman et le bébé se portent bien. Nous sommes intervenus à temps.
- Puis-je voir ma femme ?
- Attendez encore un peu. La sage-femme viendra vous chercher dès qu'elle sera réveillée. Mais vous pouvez venir voir votre fils en attendant. Lui est bien réveillé. Comment allez-vous l'appeler ?
- Gilles !
- Eh Bien ! Allons voir Gilles, ce petit garnement.

Oui, Luc sentait sur lui le regard de sa femme. Ficelle, une chienne épagneul rousse au poil long, avait été le meilleur moyen, à son sens, de faire accepter à son fils qu'il ne pourrait pas avoir de petit frère. Luc avait eu trop peur de perdre son amour. Le médecin les avait prévenus qu'une nouvelle grossesse comporterait de très gros risques. Julie avait pourtant essayé maintes fois d'aborder le sujet, mais rien n'y avait fait. Luc restait catégorique. À une époque même, le couple avait failli vaciller. Luc devait partir comme correspondant de guerre en Irak. Julie lui avait reproché de prendre des risques avec sa vie et de refuser le risque de lui donner un autre enfant par égoïsme.

Luc se leva et sortit. Il n'avait pas envie de reprendre cette discussion. C'était une plaie qui ne se refermerait sans doute jamais. Julie avait heureusement un métier qui la maintenait en contact avec des enfants. Elle avait fini par accepter sans vraiment comprendre. Leur couple s'était de nouveau forgé

et centré sur Gilles. Ficelle avait fait son apparition, un soir d'hiver. Ce fut le plus merveilleux des Noël. Gilles était heureux.

Luc s'éloigna dans l'allée gravillonnée. Il avançait, la tête lourde. Il sentit bientôt une présence derrière lui. C'était Victor.

- Allez, mon gars, ce n'est pas le moment de flancher. Julie a mal au cœur : c'est normal. Elle est inquiète. Et puis, Gilles est un petit gars d'ici. Il connaît bien la région. Ça va aller !

Victor avait passé son bras sur l'épaule de son beau-fils. Luc semblait avoir vieilli de 10 ans. Il tentait de cacher ses larmes. Il jeta un regard vers son beau-père. Lui aussi pleurait en silence. Ils marchèrent sans but quelques minutes sans échanger une parole. Ils furent interrompus par la voiture de la gendarmerie qui revenait. À son bord, Florence Dupras. La voiture s'arrêta dans un crissement de pneus et les deux occupants en sortirent et pénétrèrent rapidement dans la maison. Victor et Luc essuyèrent leurs larmes d'un revers de manche et retournèrent rapidement sur leurs pas.

Florence entourait déjà Julie affectueusement. Le Capitaine discutait à mi-voix avec son Lieutenant. Il s'interrompit à l'approche des deux hommes.

- Mme Dupras a téléphoné au père de Xavier. M. Adler prend immédiatement le train. Il nous contactera à son arrivée. Xavier a expliqué à sa maman qu'ils avaient l'habitude de jouer dans la clairière de Madrain.

- Je connais assez bien cette clairière ! affirma Victor. Elle se trouve au sud du vallon de la dent creuse. C'est un endroit assez escarpé. Je ne savais pas que Gilles connaissait le chemin d'accès.
- Allons-y immédiatement ! intervint Luc. L'après-midi touche à sa fin. Je connais également l'endroit. C'est moi qui ai conduit Gilles en balade par-là. Mais il nous faudra bien une heure pour y arriver. Il fera déjà plus sombre, car la clairière est dans une combe.

Le Capitaine sortit et appela la gendarmerie par la radio de sa voiture.

- Une équipe est déjà en chemin. Nous pouvons la rejoindre immédiatement ! dit-il en revenant vers la famille.

Les hommes s'équipèrent et prirent le départ. Julie et Florence restèrent seules à attendre.

- Maintenant que nous savons où il peut être, on le retrouvera vite ! lui dit Florence en l'entourant de ses bras protecteurs.
- À condition que Gilles soit bien là !

Malgré toutes les paroles rassurantes, Julie ne croyait qu'à moitié ce qu'elle entendait. Gilles était comme elle. Il ne faisait jamais ce qu'on attendait de lui. Perdu dans son chagrin, il pouvait tout aussi bien avoir décidé de suivre une autre route, une connue de lui seul. Son copain Xavier était son meilleur ami en dehors de Ficelle. Mais comme tous les

autres enfants, il avait des secrets, de ceux que l'on ne dit même pas à son meilleur ami. Florence avait raison malgré tout. Il fallait attendre et espérer. Après tout...

*

**

Sa tête avait heurté durement le sol. Gilles ne pouvait plus faire un geste. Quelle heure pouvait-il être ? Il faisait noir. Il n'y avait aucun bruit. Son crâne lui faisait mal. Il essaya de bouger : impossible. Sa jambe droite était douloureuse. Après un moment qui pouvait avoir duré une minute ou une heure, Gilles entreprit de vérifier son état. Il se tâta. En passant sa main dans son cuir chevelu, il découvrit une entaille longue de trois doigts. En classe, l'an dernier, un élève s'était blessé dans la cour. Les enfants avaient beaucoup discuté en classe et la maîtresse avait expliqué à tous ce qu'il fallait faire en cas de saignement. Puis ils avaient lu des textes sur la prévention des accidents domestiques et la conduite à tenir. Mais maintenant, il était dans le noir et il ne savait pas quoi faire. Sa blessure ne saignait plus. Il devait faire nuit. Tant que le jour ne serait pas levé, il ne pourrait rien entreprendre. Il avait froid et faim. Ses parents devaient être très inquiets. Il se ferait sûrement gronder.

Gilles était un petit garçon solide malgré une apparence chétive peut-être parce qu'il avait grandi très vite et qu'il donnait l'impression de n'avoir que la peau sur les os. Aussi brun que l'était sa maman, il avait de grands yeux presque gris comme son papa.

*

**

Les recherches n'avaient rien donné. La nuit était maintenant tombée. La clairière de Madrain était vide.

Ils avaient découvert la cabane des garçons. Victor jeta un œil sur la construction. En chasseur-pêcheur invétéré, il ne put qu'admirer l'ingéniosité du camouflage. La cabane était faite de branchages entrelacés. Elle restait verte, car ils l'avaient construite à l'intérieur de taillis. Ils avaient dégagé une surface interne qu'ils avaient aplanie et les taillis se refermaient ne laissant qu'un passage étroit à la base de l'assemblage. Il ne put, hélas, jeter un œil à l'intérieur, car ils n'étaient pas là pour ça !

Le Capitaine Grangier réunit tous les hommes. Carte en main, il découpa la clairière et ses alentours en secteurs qu'il attribua aux hommes par groupe de deux. Chaque groupe devait explorer sa zone et revenir à la cabane pour changer de secteur. Les hommes poursuivirent leurs recherches jusqu'à la tombée du jour. Puis il fallut renoncer. En l'absence de visibilité, ils risquaient de passer à côté de l'enfant sans le voir. Deux gendarmes restèrent sur place pour sécuriser la zone, le reste de l'équipe repartit. Les recherches reprendraient dès le lendemain avec des chiens de la brigade canine de recherche.

Luc et Victor rentrèrent à la maison le cœur et le pas lourds. Florence alla au-devant des deux hommes. Elle avait appelé le médecin qui avait prescrit un calmant. Julie dormait maintenant. Luc fut soulagé : il avait quelques heures de répit avant de lui annoncer la mauvaise nouvelle. Ils s'installèrent sur la terrasse et seuls les grillons se firent entendre dans la nuit.

Où était Gilles ?

Cette question tournait sans cesse dans la tête de Luc. Il repensait à tous les chemins qu'ils avaient parcourus

ensemble. Luc aimait « crapahuter ». Il emmenait son fils et sa femme dans de longues promenades dès qu'il était à la maison. Surtout depuis qu'il avait plus de temps. Après la guerre du Golfe, il avait juré à sa femme d'abandonner le journalisme et le photo-reportage de guerre. Il avait eu très chaud lors d'une attaque. Blessé, il avait passé trois mois dans un hôpital. L'action lui manquait un peu, mais le plaisir de vivre avec sa famille remplaçait tout. Et puis, les cartes postales rapportaient bien. Il était doué pour saisir la meilleure lumière pour chaque paysage. Ses cartes se vendaient bien. Ce matin encore, il avait découvert un véritable trésor sur le reportage qu'il venait de terminer sur le Luberon. Certains clichés valaient de l'or. Il avait passé son amour pour les belles images à son fils. Gilles avait aussi un goût très sûr pour les photos Avec son Pentax Espio 125 M, cadeau d'anniversaire, Gilles faisait déjà d'excellents portraits. Ses cadrages manquaient encore de piqué, mais il apprendrait vite. Luc, sans le dire à Julie, voyait en son fils un futur grand photographe. Peut-être un reporter ?

Luc commença à ressentir la fraîcheur. Il se leva en frissonnant. Victor était parti sans un mot. Il se faisait lui aussi beaucoup de souci. Victor était un grand-père merveilleux. Passionné de pêche plus que de chasse, il vivait depuis sa retraite dans une petite maison en bas du village, près de la rivière. Depuis le bout de sa terrasse, il disait en plaisantant qu'il pouvait pêcher depuis son lit. Gilles riait beaucoup de ses histoires. Comme tout pêcheur, il savait à plaisir raconter des récits de traques et de batailles, bottes au pied, pour vaincre dans l'honneur le poisson d'argent. Luc avait longtemps pensé qu'il se vantait beaucoup. On mangeait peu de fritures, mais Gilles dévorait son grand-

père des yeux quand il parlait. Et puis la fabrication des mouches avait ses rituels. Chacune était bien sûr unique et particulière et avait une histoire. Victor prétendait même que chaque poisson avait sa mouche de prédilection. Gilles essayait en cachette de fabriquer ces objets mystérieux et fascinants. L'hiver dernier, Luc avait surpris Gilles en pleine fabrication. Son fils lui avait fait promettre de ne rien dire à son grand-père. Gilles voulait d'abord prendre un poisson avant de lui en parler.

Florence sembla sortir d'un rêve. Elle se leva et prit congé.

- Je reviens demain dès que Xavier est arrivé. J'ai appelé mon ex sur son portable. Ils arriveront à 7 heures. Nous viendrons directement.
- Merci Flo ! Merci pour tout, à demain.

Luc était seul maintenant. Il monta dans la chambre. Au passage, il fit un détour par la chambre de Gilles : son lit n'était pas fait. Ils avaient beau se battre, Gilles ne faisait jamais son lit. Ah, ces gosses ! Et pourtant, cela semblait bien futile tout à coup. En quoi un lit avait-il de l'importance au point de se disputer ? Luc haussa les épaules et sortit. Julie dormait toujours. Il s'approcha en silence et s'assit à côté d'elle. Elle respirait tranquillement, ayant laissé de côté, provisoirement, ses soucis. Il caressa ses cheveux. Il écarta de son visage quelques mèches brunes et bouclées qui la couvraient. Il aimait cette femme éperdument. Pourquoi s'était-il tant entêté à ne pas vouloir d'autre enfant ? Sans sa stupide mise en demeure, ils ne vivraient pas un cauchemar maintenant. Il jeta un coup d'œil à la fenêtre. Il faisait nuit noire. Est-ce que Gilles avait trouvé un abri ? Allait-il bien ?

*

**

Gilles s'éveilla d'un coup. Il avait entendu un cri. Il faisait toujours aussi noir. Il avait froid. Il avait mal au dos. Il tenta de se relever tout doucement. La douleur avait diminué, un peu. Il put s'asseoir et appuyer son dos contre un rocher sans doute. Il resta là, un peu hébété. Avait-il rêvé ou l'avait-on appelé ?

Sans doute un rêve, pensa Gilles. Il remarqua qu'il avait la gorge sèche. Combien de fois son père lui avait recommandé de toujours emporter : de l'eau, un mouchoir en tissu, une lampe torche, son couteau et une corde quand il allait dans la colline ! Il n'avait hélas que son couteau qui ne le quittait jamais. Où était-il d'ailleurs ? Il fouilla ses poches. Ah ! Le voilà ! Gilles le sortit en le serrant très fort, comme si cela pouvait l'aider. Il devait se rendormir pour reprendre des forces. Durant un instant, il se demanda ce qu'il faisait là. Puis tout revint à son esprit. La mort de Ficelle, sa fuite pour ne pas pleurer devant maman, sa halte sur le promontoire rocheux et sa chute. Au fait, s'il était au pied du rocher qu'il connaissait si bien, il devrait voir des étoiles. Souvent avec Xavier, à bord de leur rocher-vaisseau spatial, ils avaient parcouru la galaxie. Lorsqu'ils étaient attaqués, il fallait parfois défendre au sol leur engin. D'autres fois, il fallait explorer une contrée étrange et désertique. Pourquoi ne voyait-il pas les étoiles ? Cette question le tourmenta un grand moment puis la fatigue et le manque de nourriture eurent raison de lui. Il s'endormit.

Le matin vint finalement. Gilles ouvrit les yeux et découvrit, fort surpris, qu'il se trouvait au fond d'une grotte. Le sol était sablonneux et doux. La lumière du dehors lui parvenait

par un trou dans la roche au-dessus de lui. Le trou qu'il avait fait dans sa chute. Cette découverte lui causa un grand choc : non seulement des branches recouvraient en partie le trou, mais il ne voyait aucune autre possibilité de sortir de là, le trou était inaccessible et sans doute invisible de l'extérieur. Sa situation était critique, même si Gilles n'utilisait pas ces mots pour le dire. Il décida de résoudre ses problèmes dans l'ordre. D'abord, comment allait-il ?

Il reprit son examen entamé de nuit. Sa tête allait bien, la plaie ne saignait plus, il sentait du sang coagulé. Ses vêtements étaient sales et déchirés, mais il pouvait bouger ses bras. Sa jambe droite lui faisait un peu mal, mais il comprit vite pourquoi. En tombant, il avait entraîné dans sa chute le rocher qui devait auparavant obstruer l'entrée. Le sol de la grotte était en forme de cuvette et le rocher avait très certainement roulé dans cette cuvette. Après son atterrissage, le caillou était venu recouvrir sa jambe. Celui-là était de bonne taille et Gilles dut batailler un grand moment pour arriver à le faire bouger. Enfin, il le déplaça suffisamment pour dégager sa jambe. Celle-ci, bien qu'ankylosée et contusionnée, accepta de fonctionner et Gilles put se remettre debout.

Il fallait maintenant trouver un moyen de sortir. Il fit le tour de sa prison. Le trou du plafond était trop haut et aucune prise ne permettait d'escalader. La grotte semblait cependant profonde et l'obscurité envahissait vite l'espace dès qu'il voulait s'éloigner de l'endroit de sa chute. Une fois de plus, papa avait raison. Avec une lampe torche, il aurait pu envisager une exploration sérieuse. Que faire ? Gilles sentit le désespoir monter en lui. Il était bloqué dans un trou. Personne ne savait où il était. Il n'avait rien à manger ni même à boire. Boire... De l'eau... Oui, de l'eau... C'était

bien un bruit d'eau qu'il percevait ! Mais d'où cela pouvait-il provenir ?

*

**

Oui, stupide !

Il n'y avait pas d'autre mot. La peur avait été trop grande de la perdre. Il n'avait pas voulu recommencer une autre fois. Ils étaient heureux après tout. Leur fils était magnifique et en bonne santé. Tout le monde avait eu plus de peur que de mal. La vie s'était organisée autour du petit monstre. Luc avait repris ses reportages. Il avait couvert un « Paris - Dakar » puis il avait réalisé un reportage pour le compte d'une agence de publicité qui préparait son programme de festivités de l'an 2000. Il avait été chargé de la réalisation de photos dans l'île de Belitung, petit îlot coincé entre Bornéo, Java et Sumatra. Il était parti durant 8 semaines. À son retour, Julie abordait, épuisée, ses grandes vacances. Elle avait passé une année terrible : elle était remplaçante. Sa tâche n'avait pas été simple. Après une semaine de chaise longue et de baignade dans la rivière, ils étaient étendus sur l'herbe de la pelouse ; Gilles dormait dans sa poussette. Soudain, Julie s'était jetée sur lui, l'avait embrassé et lui avait susurré à l'oreille :

- Fais-moi encore un bébé !

Son sang n'avait fait qu'un tour.

- Non !

Sa réponse était venue sèche, cinglante. Julie avait eu un haut-le-corps.

- Que veux-tu dire ?

- Je ne veux plus te mettre en danger. Je ne veux plus avoir un jour à décider pour ta vie. Nous avons un magnifique garçon, nous sommes

heureux, nos métiers nous prennent et nous passionnent. Cela suffit !

- Mais, mon amour, avait tenté Julie, ce retournement était un incident. Cela arrive parfois. J'ai eu une césarienne. Mais je voudrais connaître la vraie joie de donner le jour à un petit bébé naturellement. Tu comprends ?
- Cela ne me paraît pas suffisant pour risquer ta vie encore une fois.
- Tu sais, Luc, une femme a besoin de donner, de transmettre la vie. Je sens que mon ventre a encore à accomplir cet acte de vie. Tout comme il te désire. Tu ne peux pas décider seul ce qui ne peut s'accomplir qu'à deux. Je comprends ton refus et je ne t'en aime que davantage. Je sais combien cela a été dur pour toi. Mais tu ne peux refuser d'entendre mes vœux, mes désirs.
- Ma chérie, je t'aime au-delà de tout. Mais si tu dois avoir, un jour, un autre enfant, il ne sera pas de moi et nous ne vivrons plus ensemble.
- Veux-tu dire que tu pourrais partir au cas où je désirerais à nouveau être enceinte ?
- Oui !

Julie s'était levée d'un bond et avait disparu dans la nuit, tout comme Gilles. Décidément se surprit à penser Luc, c'est de famille. Elle s'était réfugiée chez Victor, les laissant Gilles et lui. Ils étaient restés fâchés une bonne semaine. Julie venait chaque jour s'occuper de Gilles, mais elle les laissait chaque soir. Ce fut Victor qui finit par se mettre en colère et qui obligea Luc à venir chercher sa femme. Aucun des deux n'ayant changé d'avis, Victor trouva la solution : Julie renonçait au deuxième enfant et Luc renonçait au

journalisme et trouvait un travail qui lui permettait de rentrer chaque soir. Ils acceptèrent et tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Mais Julie n'avait jamais vraiment abandonné. Et, à intervalles réguliers, elle revenait doucement à la charge. Luc devait, chaque fois, la repousser avec tendresse et fermeté.

Luc revint à la réalité. Julie était toujours étendue. Elle venait de bouger et de se retourner. Elle ouvrit les yeux et murmura :

- Tu as enfin fini tes sacrées photos. Tu vas finir par t'asphyxier dans ta tanière.

Elle lui ouvrit les bras et rechercha un baiser. Luc se pencha et fut happé. Une langue le cherchait et le trouva. Il dut jouer des muscles pour échapper un court instant à cette étreinte carnassière et reprendre son souffle. Mourir d'amour cela devait être cela.

- Viens, prends-moi ! Fais-moi un enfant !

Luc resta sans voix.

- Un enfant !... Gilles !... réalisa soudain Julie qui, du coup, revint à elle. GILLES ! cria-t-elle.

Julie tenta de se lever. Luc la retint : il dut employer toute sa force pour la maintenir. Il la serra contre lui. Julie se dégagea, les yeux noyés de larmes :

- On l'a trouvé ? Où est-il ? Comment va-t-il ?

À nouveau, Luc l'attira à lui. Il l'entoura de ses bras et la réconforta tandis que Julie sanglotait encore.

- Les recherches ont dû s'arrêter pour la nuit. Deux hommes sont restés près de la cabane des garçons. Xavier arrive tout à l'heure et vient directement ici. Dors maintenant. Il faut que tu sois en forme pour venir avec nous.

Julie acquiesça d'un petit mouvement de tête et, vaincue par les somnifères, se rendormit. Luc ne put trouver le sommeil et resta à veiller sa femme le reste de cette courte nuit.

Vers cinq heures, il se dégagea et fit quelques mouvements d'assouplissements. Puis il descendit à la cuisine et fit du café. Ils n'en buvaient jamais, mais aujourd'hui, il allait falloir au moins ça pour tenir. Luc aimait bien l'odeur de ce breuvage noir. Il fit deux pots et remonta dans la chambre. Julie s'éveillait. Elle avait la tête des mauvais jours, des jours de leur dispute. Luc passa la main devant ses yeux pour chasser cette pensée.

- Tiens ! Puis prends une douche. Flo et Xavier seront là dans un moment.

Pendant que Julie buvait son café à petites lampées en grimaçant, Luc prit une douche. Dès qu'il sortit, Julie le remplaça. Ils s'habillèrent très vite et sans échanger un seul mot. Julie descendit rapidement et scruta le bout de l'allée.

La voiture des gendarmes arriva à 7 h 30. Xavier fut le premier à s'extraire du véhicule et à courir vers Julie. Il lui sauta au cou. Ses parents suivirent. Un deuxième véhicule de la gendarmerie arriva et se gara. Le Capitaine Grangier sortit et rejoignit le groupe. Il parlait dans une radio.

- Julie ! On a des nouvelles de Dji ?
- Non, mon poussin. Gilles est toujours introuvable !

Xavier se décomposa. Il avait pleuré sans doute il y avait peu de temps. De grosses larmes perlèrent à nouveau.

- Non, ne pleure pas. Il faut garder toutes nos forces pour le retrouver. Connais-tu d'autres endroits où Gilles aurait pu aller ?

Xavier ne répondit pas. Le capitaine lui avait déjà posé cette question. Et avant lui, son père, cette nuit dans le train. Comme il ne pouvait pas dormir, ils avaient cherché tous les endroits possibles. Dès qu'il était arrivé, il avait expliqué au capitaine ce qu'il savait. Maintenant, il voulait aller à la recherche de son ami. Chacun de leurs coins pouvait servir de cachette. Il en connaissait tous les accès, même les plus secrets. Le capitaine avait accepté de le laisser venir à condition qu'il reste toujours sous la surveillance de son père et de Victor.

Tout le monde était prêt. Ils partirent immédiatement.

La recherche reprenait.

Chapitre 2

Xavier marchait en tête avec son père, Luc et le Capitaine. Plusieurs gendarmes avançaient derrière eux en file indienne. Ils étaient partis dès le lever du jour. Ils avaient décidé de rejoindre les deux hommes laissés en surveillance la nuit dernière. Personne ne parlait. Dès qu'ils furent dans la clairière de Madrain, le Capitaine Grangier rejoignit ses hommes. Il n'y avait toujours aucune trace de l'enfant. Ils décidèrent de se déployer en cercle à partir de ce point. Pendant ce temps, les villageois, toujours mobilisés, avaient entrepris de fouiller tout le village et ses alentours.

À midi, les recherches n'avaient rien donné. Les chiens arrivèrent enfin. La brigade canine, demandée la veille au soir, fut immédiatement opérationnelle. Les maîtres-chiens leur firent renifler un tricot que Gilles avait porté la veille de son départ. Draco, un berger allemand de 7 ans, fut le premier à repérer quelque chose. La trace était fragile, lointaine. Le chien manifestait cependant de l'impatience. Il jappait doucement en tirant sur sa longe. Le brigadier, maître-chien, lui donna l'ordre de suivre la piste, suivi par 5 hommes. Le Capitaine avait également demandé l'assistance d'une ambulance. Gilles avait disparu depuis 24 heures et il fallait penser à des blessures, toujours possibles, une hypothermie ou une déshydratation. Personne ne voulait envisager le pire.

Julie et Florence suivaient le groupe. Julie ne pouvait pas rester une minute de plus à attendre. Elle sentit son cœur battre plus vite en voyant le chien tirer sur sa laisse. Elle savait que Gilles était vivant et qu'il n'était pas loin. Elle

voulait être présente dès qu'on le retrouverait pour le serrer dans ses bras, très fort.

Le chien prit résolument le chemin qui menait au vallon de la Dent Creuse. L'équipe appela l'autorité par la radio et lui rendit compte de la progression.

- Vous êtes sûr ? À vous, s'étonna le capitaine resté au point de jonction.
- Affirmatif, mon Capitaine. Le chien emprunte le chemin du vallon. Les renseignements du camarade de l'enfant semblent exacts. Nous avons sans doute mal quadrillé le secteur. À vous.
- Je redéploie immédiatement mes équipes sur le secteur. Nous redescendons le sentier depuis le vallon. Terminé !

Les groupes de gendarmes firent mouvement. Le père de Xavier appela le Maire du village avec son téléphone portable afin de l'informer de la nouvelle orientation des recherches. Le Maire le remercia et rappela ses administrés afin de se concentrer sur la nouvelle piste.

*

**

Gilles observait toujours la grotte dans laquelle il était tombé. Il n'avait aucun moyen de sortir. Il n'existait aucun passage apparent de l'intérieur. Il devait être près de midi, car les rayons du soleil étaient au-dessus de lui. Les cigales chantaient à tue-tête.

Il faudrait être Mac Gyver pour sortir de là, pensa-t-il. Lui aurait sûrement une solution pour s'extraire de ce trou. Mais Gilles Monestier n'avait pas les mêmes talents. Il faudrait pourtant pouvoir au moins signaler sa présence à l'extérieur.

Ses parents devaient s'inquiéter à cette heure. On devait le rechercher. Comment faire ? Que ferait Mac Gyver ?

Il jeta un regard interrogateur autour de lui. Y avait-il quelque chose là-dedans qui pourrait servir ? Non, rien que de la terre et des cailloux. Il n'y avait même pas une branche ou un bout de bois.

Sur lui ?

Il tâta une nouvelle fois ses poches et mit la main sur son couteau, son cher couteau. Il ne le quittait jamais. Depuis que son père le lui avait offert pour son anniversaire l'an passé, Gilles dormait presque avec. Il lui avait raconté que le couteau venait de son grand-père : Mathias Monestier. Il le prit et le serra très fort. La fatigue, la faim et la peur lui donnèrent le tournis. Il sentit la terre se dérober sous lui. Il ferma les yeux durant un instant pour se calmer

Mathias était un rude gaillard comme on disait alors. C'était un compagnon-menuisier. Il allait de ville en ville et s'arrêtait partout où il trouvait de l'ouvrage. Il avait fait son tour de France et Luc avait promis à Gilles de l'emmener un jour en Bretagne voir le parquet de la chapelle de Languidou près de Plovan en Cornouaille. Mathias y avait réalisé là son chef-d'œuvre. Le couteau avait accompagné toute sa vie. Gilles était très fier d'être le gardien de ce trésor familial. Sa famille, ses parents, sa chienne... Ses pensées s'embrouillaient dans sa tête.

Ficelle ne connaîtrait jamais la Bretagne. Jamais plus, ils ne feraient de câlin. Gilles ferma les yeux et de grosses larmes se mirent à couler. Les câlins ! Sa maman aussi lui faisait des câlins. Est-ce qu'il ne verrait plus jamais sa maman aussi ? Non, cette idée lui devint insupportable : il devait faire quelque chose. Il regarda le couteau, pensa encore une fois à son héros préféré. Que ferait-il, lui, avec seulement un

couteau ? Il n'avait raté aucun épisode de la série télévisée : il fallait qu'il trouve un moyen !

- Mais oui, bien sûr ! lança-t-il à haute voix. Je sais ce qu'il faut faire ! »

Sa voix résonna bizarrement sous la voûte de calcaire.

Il fit l'inventaire de tout ce qu'il avait sur lui. En dehors de son couteau, il n'avait que ses vêtements : un short, un tee-shirt et sa surchemise canadienne. Il retira la veste à carreaux rouges, ouvrit son couteau et se mit à l'ouvrage : il découpa d'abord un grand carré dans le dos du tissu. Puis, dans la longueur des manches, il confectionna des bandes fines. Il fixa les bandes aux quatre extrémités du carré afin de confectionner un parachute. Son idée consistait à lancer le parachute par le trou au-dessus de lui. Il lui fallait encore trouver un contrepoids. Il saisit une pierre assez grosse qui était tombée en même temps que lui, sans doute, et la noua fortement à l'extrémité des cordelettes du parachute. Il referma son couteau qu'il remit soigneusement dans sa poche. Il enroula ensuite avec mille précautions le tissu autour de la pierre et se leva. Il vint se placer au-dessous de l'ouverture. Il n'avait pas le droit de se tromper. D'après ce qu'il pouvait apercevoir, il avait au-dessus de sa tête une paroi rocheuse : il devait lancer sa bouée improvisée suffisamment haut pour espérer qu'elle dépasserait le sommet des rochers. C'était le seul moyen pour que le parachute reste accroché à un endroit visible du sentier qu'il avait emprunté la veille.

Il respira profondément puis il lança son parachute de toutes ses forces. Il le vit monter rapidement, le perdit de vue un instant puis il s'ouvrit et entama sa descente en se balançant. Un moment, Gilles crut qu'il allait se perdre et être emporté

par la petite brise qui soufflait, mais finalement le parachute resta accroché à l'éperon rocheux. Gilles avait atteint son objectif : il n'avait plus qu'à attendre. Mac Gyver aurait été fier de lui !

Épuisé, il s'endormit en serrant toujours dans sa main le couteau qu'il avait repris. Ses rêves le renvoyèrent vers sa chienne tant aimée. Ils couraient à perdre haleine. Ficelle aboyait joyeusement. Elle faisait des allées et venues infatigablement, semblant toujours dire :

« *Allez, Gilles, cours plus vite !* »

*

**

Les chiens avaient maintenant une piste plus nette. Ils tiraient de plus en plus fort et aboyaient sans arrêt. Les maîtres-chiens les encourageaient de la voix et toute la petite troupe suivait. Chacun reprenait maintenant espoir. Ils empruntèrent le sentier qui menait jusqu'au sommet. Le vallon de la dent creuse débouchait sur un petit col. C'était un lieu célèbre dans la région, car durant la Seconde Guerre, les maquisards l'utilisaient pour berner les Allemands. Tout le groupe fit une halte dans une petite clairière. Les chiens jappaient d'impatience, mais les hommes devaient reprendre leur souffle. Il faisait chaud. Chacun se désaltéra un peu. Le capitaine Grangier fit le compte exact de ses troupes. Le maire et quelques villageois venaient d'effectuer une jonction avec les gendarmes.

- Nous allons à partir d'ici nous diviser en quatre équipes. Chaque équipe se composera d'un chien et d'une radio. Monsieur le Maire, je souhaite que vos hommes se répartissent également, car

ils connaissent mieux le secteur : chaque équipe sera plus efficace.

Les hommes se mirent en route rapidement. Le capitaine vérifia que chaque équipe disposait bien d'une trousse de premiers secours. Il déploya la carte d'état-major et attribua à chacun son secteur. Victor, Julie, Luc, Xavier et son papa choisirent de rester avec l'équipe qui poursuivait l'ascension vers le col.

Ils furent accompagnés de deux gendarmes assez jeunes. C'est Draco, le berger allemand, qui menait le groupe. Deux villageois les assistaient : Antoine Regeorda et Robert Laplace. C'était deux anciens du maquis. Durant la guerre, Robert Laplace avait comme nom de code « Pilote », car il avait recueilli un pilote de la RAF qui s'était fait descendre pendant une mission de reconnaissance. Il l'avait soigné et caché en haut du col durant quatre mois avant qu'un groupe de la vallée voisine vienne le récupérer pour lui faire quitter la région. Le pilote anglais avait depuis gardé des contacts étroits avec Robert et ils se retrouvaient régulièrement. Robert était une gloire dans le village, car durant tout ce temps, il avait risqué sa vie plusieurs fois. Robert Laplace était un petit homme râblé et taciturne. Il scrutait les êtres de ses petits yeux perçants sombres qui ne laissaient jamais rien voir de ses pensées. Peu de personnes le connaissaient vraiment même s'il vivait dans le village depuis qu'il avait dix ans. Antoine Regeorda était grand et sec. Il donnait toujours l'impression d'être souffreteux bien qu'il jouisse d'une santé de fer. Ses cheveux blonds et ses yeux clairs lui avaient occasionné des soucis à la libération, car on lui avait, un temps, reproché d'être un aryen au service des boches. Il s'appelait « Debussy » à cette époque. C'était un